Germanica

29 | 2001

Le voyage dans les littératures scandinaves au xxe siècle

L'incertaine interprétation de l'existence Thorkild Hansen et Thomas Boberg, deux écrivains voyageurs danois

Die unsichere Deutung des Daseins

Hanne Liengård

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2198>

DOI : 10.4000/germanica.2198

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2001

Pagination : 115-134

ISBN : 9782913857063

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Hanne Liengård, « L'incertaine interprétation de l'existence Thorkild Hansen et Thomas Boberg, deux écrivains voyageurs danois », *Germanica* [En ligne], 29 | 2001, mis en ligne le 20 septembre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2198> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2198>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

L'incertaine interprétation de l'existence Thorkild Hansen et Thomas Boberg, deux écrivains voyageurs danois

Die unsichere Deutung des Daseins

Hanne Liengård

- 1 L'écrivain voyageur à la recherche du monde et de soi, Carsten Jensen, critique et écrivain danois, a rédigé plusieurs essais sur le voyageur moderne et les raisons qui le poussent à partir. Il écrit entre autres qu'à l'époque de Christophe Colomb, le voyageur partait à la conquête d'un paradis, qui était à la fois concret « apex terrae » (terre inconnue) et mental « apex mentis ». Ce dernier était, selon les scolastiques du Moyen Âge, l'endroit dans l'âme où l'homme avait gardé son innocence et où il était le plus proche de Dieu. Carsten Jensen estime que, de nos jours, il ne reste plus de terre inconnue ni de Dieu, et qu'en voyageant, l'homme moderne cherche toujours son « apex mentis » – qui se traduirait selon lui aujourd'hui par « un sentiment d'existence harmonieux »¹.
- 2 Cette caractéristique semble pouvoir très bien s'appliquer à deux écrivains danois : le poète Thomas Boberg (1960) et l'auteur Thorkild Hansen (1925-89). Ils ont tous deux écrit des récits de voyage dont le thème principal est la quête existentielle. En partant en voyage, ils observent le monde pour y trouver le sens de l'existence. Certes comme dans la plus part des récits de voyage, leur écriture se fonde sur ce qu'ils voient : ils se placent dans la position de l'observateur attentif qui enregistre tout pour ensuite « fixer » le monde par la plume. La soif de différence et d'exotisme est une motivation classique chez l'écrivain voyageur, qui se considère souvent comme un « révélateur du réel », mais ces deux écrivains sont également mus par le désir de sortir de soi par la quête de soi. L'obstination à décrire « le réel » est pour eux liée au besoin de se comprendre eux-mêmes. En observant ce qui est différent d'eux, ils essayent de cerner leur propre identité, ils cherchent à comprendre et par là à se réconcilier avec

l'existence. Ces deux écrivains appartiennent pourtant à des générations différentes, rien ne les lie. Quant à leurs œuvres, elles s'inscrivent dans des traditions littéraires bien à part : Thorkild Hansen a écrit des romans historiques dits « documentaires », et Thomas Boberg est un poète qui s'inspire de la poésie romantique², bref, tout sauf cette quête existentielle les sépare. Cet article nous amènera néanmoins à comparer les récits de voyage de ces deux écrivains et à lire l'œuvre de Boberg comme une suite de celle de Thorkild Hansen. Notre analyse débouchera sur l'idée qu'il a réussi à trouver une réponse en voyageant, alors que la quête de Thorkild Hansen a échoué.

Présentation des auteurs, et place des récits de voyage dans leur œuvre

- 3 Thorkild Hansen (1925-1989) a fait des études de littérature à l'université de Copenhague, mais pendant une longue période, il a gagné sa vie comme journaliste autodidacte. Il a d'ailleurs commencé comme correspondant *free-lance* à Paris, juste après la deuxième guerre mondiale, pour le journal danois *Ekstra Bladet*. Il a fait ses débuts littéraires avec le récit de voyage *Pausesignaler* (Signaux avant l'entracte) en 1959. Ses deux titres suivants, *Syv Seglsten* (Sept sceaux en pierre, 1960) et *En kvinde ved en flod* (Une femme au bord d'un fleuve, 1961), peuvent également être classés dans cette catégorie. Avec sa première œuvre romanesque, *Det lykkelige Arabien* (La Mort en Arabie, une expédition danoise 1761-1766), publiée en 1962, Thorkild Hansen devint le représentant danois par excellence du « documentarisme » historique si répandu en Scandinavie dans les années soixante et soixante-dix. Pour la plupart des lecteurs danois, le nom de Thorkild Hansen évoque donc surtout les six³ grands romans documentaires qui décrivent des événements historiques à la manière romanesque. Il continua pourtant à publier ses récits de voyages ainsi que ses journaux intimes, et il resta voyageur – pour rassembler la documentation nécessaire à la création de textes de fiction – mais ces récits de voyages semblent moins denses que les trois premiers, peut-être parce qu'à la même époque, l'auteur pouvait s'exprimer dans ses romans, auxquels il semble avoir alors consacré davantage d'intérêt⁴. Si les trois premiers récits de voyage de Thorkild Hansen (qui n'ont pas encore été traduits en français) ont fourni l'essentiel de la matière de cet article, c'est justement parce que les interrogations existentielles y sont nombreuses et souvent mêlées à des réflexions sur la position du voyageur.
- 4 Thomas Boberg (1960) vit au Pérou depuis une quinzaine d'années, mais c'est avant tout un poète voyageur. Il a fait ses débuts littéraires en 1984 avec le recueil *Hvæsende på mit øjekast* (Sifflement au doigt et à l'œil), et il en a écrit neuf autres depuis, dont *Pelikanens flugt* (L'envol du pélican) (1994) est sans doute le plus connu⁵. Alors que le lecteur a découvert l'univers de Thorkild Hansen par le récit de voyage, il a déjà pu faire connaissance avec l'univers de Thomas Boberg en lisant ses poèmes, avant la parution de ses trois récits (dits « souvenirs ») de voyages, *Sølvtråden* (Le fil d'argent) (1996), *Marrokansk motiv* (Motif marocain) (1998), et *Americas* (Amériques) (1999). Dans la poésie de Thomas Boberg, nous rencontrons une personne qui est déjà habituée aux voyages, et ses récits en prose renforcent encore cette impression, car ils évoquent souvent des scènes ou des situations qui rappellent celles des poèmes. On peut dire que les récits ancrent la poésie dans un monde plus concret, puisqu'ils se réfèrent aux voyages réels qui ont pu inspirer le poète. Ces textes ne se présentent pas pour autant

comme des explications en bonne et due forme ou comme la « vérité » derrière la version poétique. Tandis que la poésie est équivoque, Thomas Boberg offre dans ses récits de voyage des réflexions explicites sur son existence en tant que poète voyageur.

Thorkild Hansen

- 5 *Pausesignaler* (Signaux avant l'entracte) rassemble des souvenirs de plusieurs voyages faits dans les années d'après-guerre en Europe et au Nord de l'Afrique. L'épigraphe du récit est une citation de Descartes évoquant un voyageur spectateur. Le narrateur de *Pausesignaler* est justement un spectateur qui est toujours dans la position de l'étranger, et qui ne s'engage que par le regard. En tant que récit de voyage, *Pausesignaler* n'est pas très précis. Les différents fragments ne sont pas datés, il ne s'agit pas d'un journal intime, ils ont seulement pour titre un nom de lieu comme par exemple « Lago di Como ». Il peut être difficile de voir un rapport entre les différents souvenirs évoqués, sauf lorsqu'un lien géographique est esquissé entre des fragments de textes qui semblent tracer un itinéraire qui va du nord au sud. Aucun indice ne nous dit s'il s'agit des mémoires d'un, trois ou plusieurs voyages, et nous trouvons également des fragments qui portent des noms danois, par exemple « St. Kongensgade 40 ». C'est une impression d'errance qui ressort de ces pages. Si l'on veut essayer de dégager un trait caractéristique dans ces textes, on peut dire qu'il s'agit d'un mélange de réflexions philosophiques et de descriptions réalistes sur des situations de la vie de tous les jours, la vie observée à l'étranger et au Danemark. Très souvent l'écrivain choisit une image concrète, qu'il décrit soigneusement avant de l'élever au rang des grandes vérités sur l'existence et sur le bonheur.
- 6 Voici quelques exemples : un matin, le narrateur navigue sur le lac « Lago di Como ». De son petit bateau à voile, il nous décrit la scène qui se déroule sur le rivage. À la terrasse d'une villa, une belle jeune femme est assise seule à une table qui a été dressée pour deux convives. Pour le narrateur, cette image représente l'attente du bonheur.

En m'approchant, je vis qu'il y avait des couverts pour deux, bien qu'elle fût seule. C'était peut-être toute l'explication. À chaque repas nous mettons toujours un couvert pour le bonheur, il arrive que l'invité se lève tard, il arrive qu'il ne vienne pas du tout⁶. (*Pausesignaler*, p. 35).
- 7 Dans ce cas, le narrateur se sert du pronom personnel « nous » pour parler de ce qu'il considère comme une problématique humaine, d'autres fois il évite le « je » – pourtant classique dans le récit de voyage, récit subjectif par excellence – d'une manière encore plus frappante en le remplaçant par « on », comme si le « je » était trop subjectif.
- 8 Toujours quelque part en Italie, il observe un groupe de jeunes garçons qui, avec leurs petites barques, viennent rejoindre de grands bateaux remplis de touristes pour mendier en criant « *Posta, Posta* ». Les touristes jettent des paquets de cigarettes, du chocolat ou même de l'argent dans l'eau, et les garçons y plongent pour attraper leur bonheur. Le narrateur, pensif, se dit que beaucoup de rêves doivent couler tous les jours à cet endroit et il ajoute :

Comme si l'on n'avait pas soi-même des jours où l'on pourrait partir à la rame pour hurler *Posta! Posta!* à chaque fois que le brouhaha de la vie passe devant nous⁷. (*Pausesignaler*, p. 36).
- 9 L'utilisation du pronom « on » semble adaptée à l'intention du narrateur de transformer ses expériences subjectives en vérités objectives. Sa préoccupation

principale est en fait une question qui peut être considérée comme d'intérêt général : « Comment trouver le bonheur ? » Le narrateur ne se fait pas beaucoup d'illusions, au contraire, ses observations sont très souvent pleines de mélancolie. Il exprime ainsi peut-être simplement un état d'esprit typique pour la génération qui a grandi pendant la deuxième guerre mondiale : elle avait été trop jeune pour participer aux combats, et après, il lui sembla qu'il ne lui restait rien d'important à accomplir :

Partout où j'arrivais, le spectacle était déjà terminé⁸. (*Pausesignaler*, p. 41)

- 10 Mais le regret est surtout individuel, il concerne sa position face au destin. Le narrateur a déjà pris des décisions sur lesquelles il ne peut pas revenir – il est maintenant trop tard pour faire certaines choses. La première jeunesse avec ses ambitions de grandeur est derrière lui, il se reproche d'avoir fait un choix peu digne des rêves qu'il nourrissait autrefois, et là encore, comme pour s'imposer une distance, il se sert de « on » :

On était soi-même un rêveur, on avait entrepris de grandes constructions et on s'était hâté de s'arrêter, dès que la vie avait présenté les factures. Maintenant on connaît bien les jours où l'on voit son existence de loin, uniquement visible de très loin ou de très près, elle semble inaccessible et, d'une certaine manière, inhabitable⁹. (*Pausesignaler*, p. 71)

- 11 On voit ici l'auteur se servir de l'image du mirage pour décrire sa propre existence, elle lui semble lointaine et insaisissable, finalement il y a la même distance entre lui et sa vie qu'entre lui et les autres personnes qu'il décrit au cours de ses voyages. Le seul contact possible passe par le regard, comme si « voir » remplaçait « vivre », et le voyageur de *Pausesignaler* fait exactement cette distinction : il y a ceux qui vivent et ceux qui ne font que regarder les autres vivre. En décrivant une scène populaire un dimanche sur une place espagnole, le voyageur porte son attention sur les jeux des jeunes, jeux dont il dit qu'ils sont observés par les vieillards assis à l'ombre des arbres, et il fait alors le commentaire suivant :

Quant à eux, personne ne les regarde. Ils trouvent cela normal. Ils pensent que c'est cela la vie, ce grand choix entre voir et être vu¹⁰. (*Pausesignaler*, p. 68).

- 12 Mais pour le narrateur, voir et observer n'est pas le bonheur, il veut ressentir l'existence, même si cette sensation ne peut durer que quelques instants. Les moments décrits comme harmonieux et paisibles dans ce récit sont de brefs instants d'existence pure, c'est-à-dire vécus. Il y a de tels moments, où le narrateur semble oublier d'observer le monde qui l'entoure, où il semble habiter sa vie, au lieu de l'observer de loin. Comme dernier fragment du récit, il nous raconte un beau soir d'été, où, assis sur le pont de son bateau qu'il vient de réparer, il sent cette paix et cette réconciliation qui deviennent finalement la définition de ces « pausesignaler » (signaux avant l'entracte) :

Ne nous donnez plus rien ! Donnez-nous ce que nous avons ! Qu'est-ce que le bonheur, sinon cet accord tacite, ce pacte secret entre nous-mêmes et la vie que nous menons ? Plus tard on découvre qu'il est possible d'isoler ces instants de vérité : l'oubli ne peut pas les toucher, au contraire, il range tout autour d'eux, et à la fin, ces moments restent comme les signaux fragiles annonçant l'entracte, des signaux que nous retenons après avoir oublié le reste du programme¹¹. (*Pausesignaler*, p. 79)

- 13 Malgré son talent d'observateur, dont le lecteur profite, le narrateur ne voyage pas essentiellement pour voir le monde, le voyage est l'image de l'existence, et partout où il passe, le voyageur cherche à devenir plus qu'un spectateur pour trouver le bonheur. Malgré les réflexions qu'il fait sur les choix à faire, le voyageur semble conclure que le

bonheur vient par instants, sans que l'homme puisse provoquer son apparition. Le message est, qu'il faut savoir savourer l'instant présent.

- 14 *Syv Seglsten* est le récit d'une expédition archéologique sur l'île de Failaka, proche du Koweït. Le titre de ce recueil fait référence à des sceaux en pierre trouvés dans des fouilles. Le narrateur et un des autres participants s'amuse à distribuer ces pierres comme s'il s'agissait d'évaluer et d'attribuer des notes à diverses expériences existentielles. Le rôle du voyageur n'est pas seulement celui d'un spectateur, il fait partie d'une équipe, et il a un travail concret à effectuer. Il décrit la distance qu'il ressent envers la population locale de l'île et envers les coolies « importés » du Koweït pour les fouilles archéologiques comme étant de nature culturelle – ce sont des différences culturelles qui les séparent d'eux, non pas un vide existentiel :

Nous n'avons que peu de contact avec la population arabe : les liens qui permettent la compréhension sont peu nombreux entre les gens des maisons en terre, eau et paille, et ces étrangers habillés en kaki [...]. Même les coolies à qui nous sommes liés dans le travail commun restent des étrangers à cause de notre médiocre connaissance de leur langue. Mais quelques connaissances rudimentaires ne changeraient peut-être rien. Nous venons d'un autre monde [...]¹². (*Syv Seglsten*, p. 51-52)

- 15 La conscience de la différence culturelle domine dans tous les passages qui décrivent la population et le paysage de Failaka – la mauvaise conscience qui résulte de la comparaison entre les conditions de vie, mais aussi de la présence même du narrateur. Il vient d'un monde, où matériellement il ne lui manque rien, et s'il est venu sur l'île c'est pour sauver des temples du passé, il n'est pas là pour aider la population actuelle. Il se voit comme un touriste, et lorsqu'il réfléchit à l'évolution technique qui est en train de changer les pays arabes – la modernisation qui gagne du terrain par exemple en Égypte, où se construit au même moment le barrage d'Assouan, au péril des monuments de l'antiquité égyptienne – il sait qu'en tant que touriste il n'a pas le droit de juger :

L'énergie électrique est plus importante que des temples, la productivité est plus importante que l'incertaine tentative d'interprétation de l'existence que l'art nous présente [...]. De nos jours nous sommes obligés de transformer la force en kilowatts. Des temples, c'est mieux que des usines, mais lorsque les images des dieux tombent, les usines sont plus efficaces et les temples ne sont que pour les touristes. Moi, je ne suis qu'un touriste¹³. (*Syv Seglsten*, p. 69)

- 16 Le voyageur est donc, comme auparavant, exclu de la vie qui l'entoure, mais il fait partie d'un groupe de gens qui sont dans la même situation, les autres membres de l'expédition sont eux aussi dans cette état d'exclusion provisoire. Ce voyage, contrairement aux errances qui fondaient l'œuvre précédente, ne consiste pas en étapes différentes mais en un unique « déplacement ». Dans le désert de Failaka, les membres de l'expédition sont au milieu du néant, et le narrateur (dans ce récit si ouvertement subjectif qu'il ne craint plus de dire « je ») a plusieurs discussions philosophiques avec celui qu'il nomme « tu » (un autre membre de l'expédition qui lui semble proche) concernant cette situation idéale propice aux réflexions sur le sens de l'existence. Ils comparent leur propre séjour dans le désert à celui des prophètes :

Ailleurs, on peut toujours rencontrer d'autres gens et d'autres paysages. Dans le désert il n'y a qu'un seul type de paysage et il n'y a personne. Ici on ne peut que se rencontrer soi-même [...]. Pense aux prophètes qui partaient dans le désert. Ils y souffraient la soif et la faim et constataient qu'ils ne pouvaient voir personne d'autre qu'eux-mêmes¹⁴. (*Syv Seglsten*, p. 58).

- 17 Le campement de l'oasis de Failaka constitue pour les participants une sorte de bulle, d'où ils peuvent observer leur vie quotidienne avec un certain détachement. La distance donne la possibilité de mieux dégager des grandes lignes dans leur existence et même peut-être d'y trouver un sens. Notre voyageur le dit bien avec une jolie image dès le début de l'excursion. Depuis l'avion qui vient de quitter l'aéroport de Copenhague, il voit en bas la petite île de Saltholm : vue du ciel elle est parcourue par des lignes qui sont les sentiers tracés par le passage des moutons :

Je pense que les sentiers des moutons ressemblaient à une toile d'araignée. Ou à une planche de bois dont l'extrémité s'est fendue parce qu'elle est restée trop longtemps au soleil. Ou à la carte qui montrent les lignes de la compagnie aérienne. Ou bien au plan que nous aimerions tant trouver derrière chaque événement¹⁵. (Syv Seglsten, p. 12).

- 18 Vue de loin, la vie de tous les jours semble plus compréhensible. Le narrateur devient ainsi rétrospectivement conscient d'avoir rencontré le bonheur là-bas, chez lui, à la maison. Il se rend compte de cela au milieu des fouilles, dans une sensation de déjà-vu :

Je suis en train de travailler avec le soleil dans la nuque et cela me rappelle la même sensation que j'ai eue à une autre occasion, un jour d'été, il fallait peindre les volets. [...] Je sens le soleil dans ma nuque et je laisse mes pensées remonter le fil du temps. À l'époque, ce n'était qu'une ambiance fortuite faite des cochenilles, de l'odeur de peinture et d'un peu de bruit de vaisselle venant de la fenêtre de la cuisine. Maintenant, c'est le bonheur¹⁶. (Syv Seglsten, p. 90)

- 19 Il s'agit de reconnaître et de savourer le bonheur au moment où il est là, sinon la vie risque de devenir le voyage que nous faisons en cherchant... la vie :

Il y a de plus en plus de gens qui sont plus jeunes que nous, et bientôt notre existence entière aura passé à la recherche de la vie [...]. La destination nous échappe à la même vitesse que nous la poursuivons. Et c'est ainsi que celui qui veut rentrer à la maison finit par faire de grands voyages¹⁷. (Syv Seglsten, p. 139)

- 20 La conclusion est donc un peu désabusée : plus on cherche le sens de la vie et le bonheur (qui semblent dans ce récit souvent être identiques), plus on risque de passer à côté de la vraie vie.

- 21 *En kvinde ved en flod* est encore une fois le récit d'une expédition archéologique à laquelle le narrateur participe activement. Il a gardé sa position d'observateur et de touriste. En regardant les autres touristes qui, appareil de photo à la main, sont à la chasse de « l'Afrique authentique », il se reconnaît et il a honte :

Cela se voit, ils se sentent en Afrique [...] À chaque fois qu'un peu d'Afrique apparaît, ils lèvent automatiquement leurs appareils, pour que ceux-ci soient les premiers à voir. [...] On dirait que la vérité même est falsifiée par toutes ces tentatives de viol. Mais que peut-on faire ? [...] On est un peu déprimé. On a vu sa propre race. On a vu son époque. On n'a pas le droit de protester. On s'est vu et on s'est reconnu¹⁸. (*En kvinde ved en flod*, p. 226).

- 22 Mais ici, comme dans les récits précédents, la question essentielle est d'ordre philosophique : comment lier son existence au bonheur ? Lors de ces réflexions, le narrateur se nomme parfois « je » et parfois « on », mais comme dans Syv Seglsten il fait part de ses impressions subjectives. Une de ses expériences semble avoir un caractère mystique : près du Nil, une vieille dame vient lui proposer de tenter sa chance et de choisir entre ses deux poings fermés qu'elle tend vers lui en lui précisant que la pierre bleue signalera le bonheur, et la noire la mort :

Celui qui n'ose pas choisir obtient la pierre noire, dit-elle lentement. Je le sais bien, dis-je, et terrifié, je la vois commencer à ouvrir l'un des poings... Mais c'est à ce

moment-là que j'ouvre à nouveau les yeux pour m'apercevoir que ce n'est qu'une vieille femme qui demande un bakchich¹⁹. (*En kvinde ved en flod*, p. 170).

- 23 Cette expérience fait ressortir deux grands problèmes auquel le voyageur est confronté : le problème de voir clair et celui de choisir. Quant au besoin de voir clairement, on peut dire qu'il s'agit encore une fois du besoin de dégager les grandes lignes de l'existence comme dans le livre précédent. Le narrateur compare cette faculté d'extraire l'essentiel à l'éclairage des phares de la voiture :

La simplification, c'est tout ; il faudrait qu'on ait des yeux comme ces deux lanternes. Même en plein jour, nous vivons dans l'obscurité de la complexité. Même en plein jour, nous sommes à la recherche, et la chose que nous avons perdue, c'est le détail sans intérêt²⁰. (*En kvinde ved en flod*, p. 189).

- 24 Les décisions qui ont été prises, et les choix qui s'imposent hantent le narrateur, et il laisse entendre qu'il a le sentiment d'avoir mal choisi. Nous n'apprenons pas grand-chose sur les circonstances de ce choix, si ce n'est que le narrateur a eu brusquement l'impression de ne plus savoir trouver « le bon chemin » :

Moi aussi, j'avais cessé de chercher. [...] Moi non plus je ne déplaçais rien d'un endroit à un autre. J'étais assis ici sur le pont arrière contemplant l'obscurité. Je n'avais pas de billet, mon nom ne figurait même pas sur la liste des passagers. J'étais un passager clandestin, comme on disait. Passager « clandestin. Cela voulait dire dans la pratique que je n'avais qu'un seul devoir : celui d'observer »²¹ (*En kvinde ved en flod*, p. 246). [Thorkild Hansen fait ici un jeu de mots intraduisible en français. Le mot danois pour « passager clandestin » signifie littéralement « passager aveugle »].

- 25 Celui qui n'ose pas choisir obtient la pierre noire... Le narrateur n'a pas su trouver le bon chemin, et maintenant, il n'est plus question de participer ni même d'observer en toute impunité. L'existence est un voyage auquel le narrateur n'a pas réellement droit, il doit tricher. La conclusion de ce récit peut donc sembler quelque peu pessimiste. Mais en même temps, il y a un certain soulagement dans la remarque « un seul devoir » : il n'y pas d'autre objectif à atteindre, et c'est grâce à ce devoir que le récit existe.
- 26 Dans les trois récits de voyage de Thorkild Hansen, les descriptions servent de prétexte à des réflexions philosophiques sur l'existence. Le narrateur ne réussit pas à trouver « le grand plan » – à la fin du troisième récit, il semble plutôt désorienté et très seul. Thorkild Hansen abandonne alors provisoirement le récit de voyage, peut-être pour sortir du subjectivisme de cette tradition. Dans les romans documents, il pouvait interpréter le destin de quelqu'un d'autre – celui du protagoniste – et bien que basé sur des faits historiques, le documentarisme lui offrait la fiction comme « sortie de secours » lors de l'interprétation. Dans l'œuvre romanesque qui allait suivre, Thorkild Hansen allait illustrer à travers deux explorateurs plusieurs des idées qu'il avait exprimées dans ses récits de voyage. Dans le premier de ces romans, *La Mort en Arabie*, le héros, Carsten Niebuhr, part en expédition à la recherche de « l'Arabie heureuse », qui n'existe pas. Il n'en retire pas de gloire, mais il arrive à se comprendre lui-même dans le désert, parce qu'il a osé se perdre dans le nihilisme. Quant à Jens Munk, l'anti-héros du roman du même nom, il devient une illustration du mythe de Sisyphe : malgré tous ses efforts, il n'obtient jamais la reconnaissance sociale et le titre de noblesse pour lesquels il se bat²². Dans les romans de Thorkild Hansen, la réflexion philosophique et la quête existentielle continuent donc à jouer un rôle important, mais en tant qu'éléments intégrés dans la fiction. Comme philosophe et comme sujet réfléchissant, Thorkild Hansen a eu tendance à disparaître dans ses romans, surtout lorsqu'il avait un héros (ou, comme dans *Jens Munk*, un narrateur), à qui il pouvait attribuer les idées. Il est

toutefois revenu de temps en temps au récit de voyage, et à partir de 1974, il a entrepris le projet de publier ses journaux intimes. Le subjectivisme subsistait ainsi comme tentation. Un des derniers titres parus de son vivant, fut l'autoportrait *Søforhør* (Interrogatoire en mer) (1982), réflexion sous forme d'interview (il posait lui-même les questions), dans laquelle Thorkild Hansen donna encore une fois une interprétation de l'existence en la comparant à un long périple solitaire en mer. En pleine mer, écrit-il, l'homme ne voit que l'horizon, sa vie se résume à deux données : il sait qu'il est là et qu'il mourra²³.

Thomas Boberg

- 27 Avant de faire connaissance avec ses récits de voyage, nous évoquerons l'œuvre poétique de Thomas Boberg pour y constater la présence de thèmes proches de ceux de Thorkild Hansen. Dès son premier recueil, *Hvæsende på mit øjekast* (Sifflement au doigt et à l'œil), publié en 1984, Thomas Boberg met au centre un sujet qui s'observe et observe. Des termes comme œil, vision, miroir, regard et aveuglement sont omniprésents dans sa poésie. De nombreux poèmes expriment le besoin d'observer et de décrire le monde – ils décrivent l'existence par la vision. Dans les récits de Thorkild Hansen « regarder » semble être choisi par dépit, le narrateur aurait préféré vivre, mais dans les premiers poèmes de Boberg « regarder » est lié au plaisir et à la curiosité. Dès le début, l'envie de partir est assimilée à la quête d'identité, car le sujet qui s'exprime est un sujet en début de décomposition. Nous pouvons prendre deux exemples : « Chok » (Choc) :

Peut-être que je regarde dehors par la fenêtre, peut-être que je regarde à l'intérieur de moi-même²⁴. (*Hvæsende på mit øjekast*, p. 30)

- 28 « Pastiche » (Pastiche) :

déchiré, sans pouvoir me donner une réponse, je rends la décomposition visible par ces lignes²⁵. (*Hvæsende på mit øjekast*, p. 66)

- 29 La décomposition n'est cependant pas vécue comme un problème. Dans le poème « Lykkelig » (Heureux), le sujet semble au contraire la considérer comme une libération. En partant vers l'inconnu, le voyageur quitte un monde banal, trop connu, et il perd de vue son identité, il devient un observateur anonyme libre de tout engagement :

Sur le chemin vers d'autres langues, je m'oublie, les villes passent en vitesse, et les visages pâles sont là à attendre, à toutes les gares, je suis heureux de ne pas avoir à les rencontrer, je suis heureux d'être personne²⁶. (*Hvæsende på mit øjekast*, p. 51)

- 30 L'année suivante, en 1985, dans le recueil *Ud af mit liv* (De ma vie), le voyageur est encore optimiste devant le grand inconnu, qu'il voit comme le début de quelque chose de plus fort, « En stærkere følelse » (Un sentiment plus fort) :

Tout ce que je vois, Tout ce que je laisse en arrière, Tout ce que je vais rencontrer, Un sentiment plus fort, un jour plus lourd, l'Ouverture²⁷. (*Ud af mit liv*, p. 81).

- 31 Ces poèmes expriment une soif de tout ce qui est nouveau et contiennent l'espoir de changer, ou plutôt de devenir quelqu'un – même « un étranger », comme dans le poème « De fremmede » (Les étrangers) :

Je vois l'ombre de celui que j'étais disparaître dans la lumière de celui que je vais devenir, Les étrangers pressent leurs visages contre les vitres de la maison, je pourrais être n'importe qui dans la foule de la rue²⁸. (*Ud af mit liv*, p. 88).

- 32 Dans le poème « Svaret » (La réponse), le poète nous parle d'une question qu'il présente comme le motif qui le pousse à voyager. Sans préciser de quelle question il s'agit, il la nomme simplement la « question éternelle » :

Qu'est ce qui nous pousse vers des côtes étrangères, où l'écume des vagues jaillit vers les étoiles vertes, c'est la quête qui nous mène vers l'avant, la question à jamais sans réponse²⁹. (*Ud af mit liv*, p. 128)

- 33 Dans les deux recueils suivants, *Hvid glød* (Braise incandescente), publié en 1986, et *Slaggedyret* (La bête des scories, 1987), le poète ne revient pas directement sur « la question sans réponse », mais sa poésie témoigne toujours d'un éternel mouvement, et il parle de « son devoir de voir et d'enregistrer » :

Et j'entrai dans les villes, sans que personne ne m'ait imposé de voir et d'enregistrer³⁰. (*Hvid glød*, p. 156)

- 34 Dans *Vor tids historie* (L'histoire de notre époque), publié en 1989, nous pouvons enfin lire la question explicitement :

Et je réfléchis, réfléchis à la question vieille comme le monde « qui suis-je », à quoi servent donc tous les livres, quand on arrive jusqu'à « qui suis-je », ce je qui traverse la ville de jour, voit le torrent de gens qui passent, des visages, connus, inconnus, un songe brûlant chaud, le jour nu, étourdissant, de la réalité³¹. (*Vor tids historie*, p. 279).

- 35 La question éternelle est maintenant devenue une hantise, et la curiosité n'a plus pour objet de découvrir avec impatience le monde inconnu. Lorsqu'il décrit ses occupations de voyage, il les considère désormais comme une lourde tâche, qu'il compare à un travail, et il commence à s'inquiéter de son état d'errance.

Moi aussi, je suis arrivé tard et c'est pourquoi je n'ai rien que je puisse appeler ma propriété, sauf la mort que j'exprime et qui seule donne une perspective à l'existence. La ville dans laquelle j'erre a été construite par d'autres que je ne connais ni ne comprends. Je n'ai ma place nulle part, mais je me rencontre partout dans le superflu, l'inutilisable [...]. Le travail (il n'y a que du travail) consiste en : recherche, appropriation, départ, souvenir [...]³² (*Vor tids historie*, p. 290).

- 36 Le sujet qui parle se voue à l'observation de la réalité telle qu'il la rencontre en voyage, ce projet le pousse à errer dans le monde : un sujet en décomposition est, bien sûr, sans patrie. Dans le recueil *Digte 1990* (Poèmes 1990), le cycle de poèmes « Strømmende » (Au fil de l'eau) décrit cette errance :

Voyageant de saison en saison entre l'attente et l'attente, je vis ma vie, l'oreille collée à la nuit, à l'écoute du long bruit de la mer, la musique qui porte mes paroles. Je bouge de cette façon-là, je nais en mourant, en voyant l'écume des jours, les déchets de mes yeux, s'entasser en départs derrière moi, des couleurs, des intuitions d'états qui se laissent à peine attraper, toujours en migration³³. (*Digte 1990*, p. 83)

- 37 Il n'y a plus tellement d'enthousiasme dans les descriptions de la quête, elle fait plutôt l'effet d'une obsession et cette image de l'éternel voyageur revient dans les recueils suivants, par exemple dans ces passages :

Mais il faut aller plus loin, toujours plus loin, même lorsque nous sommes assis à la gare de la répétition³⁴. (*Marionetdrømme*, Rêves de marionnette, 1991, p. 125.)

- 38 ou :

Mes pupilles noires avalaient le tourbillon des villes et le désir de partir est devenu un lieu en moi³⁵. (*Vandbærere*, Porteurs d'eau, 1993, p. 251).

- 39 Le poète continue à voyager, à se chercher, en vain semble-t-il, puisqu'il ne trouve que des réponses éphémères à sa question. Dans *Pelikanens flugt* (*L'envol du pélican*), de 1994, s'il a l'impression d'avoir tout compris, c'est seulement l'espace d'un instant :

Un instant tout sembla être possible, le monde me serait apparu, non pas seulement dans sa conséquence absolue, mais dans son essence même, qui est de la beauté, et dans l'instant qui suit, il n'y a rien, si, un serveur qui essuie une table avec un chiffon³⁶. (*Pelikanens flugt*, « Efter lyset », Après la lumière, p. 271)

- 40 Et dans la « conspiration » du même recueil, il se plaint d'avoir perdu « le plan », qu'il croyait avoir entrevu après tant de recherches :

Je pense que le plan tout entier est perdu³⁷. (*Pelikanens flugt*, p. 272)

- 41 Mais il conclut dans le même poème, qu'il doit continuer à chercher la grande vérité, et que s'il n'a pas réussi jusque-là, ce peut-être parce qu'il n'est toujours pas descendu assez « bas » :

On dirait que chaque fond auquel je touche en cache un autre plus profond encore, Maintenant il faut donc descendre des escaliers et des échelles, d'une cage à l'autre, jusqu'en bas où se trouvent les vers³⁸. (*Pelikanens flugt*, p. 272)

- 42 Dans le récit de voyage *Sølvtråden* paru en 1996, Thomas Boberg expose ses ambitions initiales à travers des lettres écrites à un ami, en 1982 et 1983, lors d'un voyage en Égypte et au Soudan, donc l'année précédant ses débuts littéraires. Dans plusieurs de ces lettres, il parle de l'ambition qu'il a de devenir écrivain. En janvier 1983, après quelques mois de voyage, il décrit le changement physique qu'il a subi et ajoute :

Sinon je suis toujours le même idiot confus que celui qui a quitté le Danemark, surtout dans un état de frustration, mais aussi à cause du besoin de faire de nouvelles expériences. Comme tu le sais, c'est bien pour cela que je rêve de devenir écrivain, non pas comme s'il s'agissait d'un lourd destin, non pas comme du romantisme mièvre, mais comme la volonté libre et la possibilité de faire les plus grandes expériences. J'aimerais essayer toutes sortes de choses. J'aimerais savoir comment vivre de la manière la plus intense, alors pourquoi ne pas tenter de vivre les choses comme au travers du regard d'un auteur ? Garder constamment cette idée en tête : écrire, écrire en marchant, en dormant, en rêvant... les jours par les yeux³⁹. (*Sølvtråden*, p. 298)

- 43 *Sølvtråden*, qui est un récit de voyage décrivant la vie exotique vécue ailleurs, est aussi un règlement de comptes intérieur qui renferme un grand nombre de réflexions sur le rôle de celui qui vit par le regard. Le poète, qui abandonne ici la poésie pour une prose plus réaliste, semble mettre en question son projet d'autrefois. Il constate d'abord qu'à force d'errer, il n'est plus capable de devenir sédentaire :

Je me suis rendu compte que j'étais désemparé de ne pas être en cours de migration, en route. J'avais un besoin pervers et malheureux d'être entraîné par un mouvement que je ne dirigeais pas moi-même⁴⁰. (*Sølvtråden*, p. 55)

- 44 Ensuite, il se reproche d'avoir vécu son errance poétique dans le Tiers monde (*Sølvtråden* est le récit de dix ans de voyages essentiellement en Amérique Latine), sans jamais s'intéresser à d'autres choses qu'à ses propres sensations qui venaient nourrir son inspiration. « Vivre le monde par le regard » lui semble être une attitude amoral :

Soudain, je l'entendis comme si quelqu'un m'avait dit : Pour combien de temps encore est-ce que tu pourras continuer à venir de cette façon, recevoir tes sensations visuelles, te mettre à l'écoute de l'univers des autres, tripoter leur vie, leur pauvreté, te servir de leur hospitalité⁴¹. (*Sølvtråden*, p. 256)

- 45 Il ne peut plus se cacher, il estime que les voyages ont été une quête de sens, il a voulu trouver ou au moins entrevoir « le plan », il a voulu comprendre :

Avec ma plume je prétendais tirer un fil dans d'autres univers, loin du monde où j'avais grandi, d'où je venais. Je voulais me rapprocher des différences, voir et rencontrer des gens inconnus, et m'en servir comme matière à quoi ? Transformer mon besoin de partir en un droit à élire domicile dans l'écriture, pour ainsi éliminer peut-être mon sentiment d'aliénation, ou au moins le justifier ?⁴² (Sølvtråden, p. 257)

- 46 Il commence à penser que le regard ne suffit pas :

Mes yeux me laissent voir juste ce qu'il faut pour que je perde une éventuelle conception de la vie, mais pas assez pour que je puisse me vanter d'avoir compris quelque chose de profond. En réalité, l'œil ne distingue que des surfaces⁴³. (Sølvtråden, p. 156).

- 47 Dans *Sølvtråden*, il n'y a ni réponses ni solutions. Le poète continuera à voyager bien que son expérience lui dise qu'il n'y a que de brefs moments de paix, des instants éphémères, et bien que son utilisation du monde lui semble égoïste et superficielle. Il constate qu'il n'a pas pu trouver le « grand plan », qu'il n'est toujours pas parvenu à « rentrer » dans l'existence. Mais par sa forme même, *Sølvtråden* exprime un espoir, ou une ambition : celle de s'ouvrir au monde et de lui rendre justice en le décrivant autrement que par des instants poétiques. Le récit en prose est une tentative pour échapper au subjectivisme, d'où les très nombreuses descriptions réalistes et concrètes de la vie observée en voyage⁴⁴.

- 48 *Marokkansk motiv* (1998) est le récit d'un voyage au Maroc, fait en collaboration avec un photographe. Boberg y aborde une nouvelle fois le thème de la mauvaise conscience de celui qui ne fait que regarder :

Le théâtre de la réalité dévoile ce que nous sommes. Dans ce néant, nous sommes les figurants de la pièce. Nous sommes les personnes dont il s'agit. [...] Nous nous croyons en sécurité. Avec tout notre voyeurisme gratuit⁴⁵. (*Marokkansk motiv*, p. 10).

- 49 Dans le dernier chapitre, le narrateur rencontre un bédouin qui l'invite à prendre du thé. En partant, le narrateur insiste pour payer et il a brusquement l'impression d'avoir humilié son hôte. Le récit se termine par un cauchemar dans lequel, horrifié, il revit la situation les rôles inversés.

- 50 Le dernier titre de Thomas Boberg, *Americas* (1999), est encore un récit de voyage ou de voyages, car il y raconte des épisodes tirés de nombreuses pérégrinations dans les deux Amériques. Contrairement au narrateur de *Sølvtråden*, le voyageur de ce récit ne raconte pas uniquement ses propres réactions face au monde étranger, chaque épisode fait allusion à des rencontres. Le monde n'est plus seulement un décor créateur de sensations, le voyageur solitaire essaye de s'ouvrir aux gens. Pour la première fois dans l'œuvre de Thomas Boberg, le dialogue prend de l'importance. Mais les réflexions sur le rôle d'écrivain voyageur restent nombreuses. Il se décrit par exemple comme un « voyeur indiscret » (p. 194) et un voyageur anarchiste, indépendant, qui écrit pour retenir certains moments... (p. 239-240).

- 51 Néanmoins avec beaucoup d'ironie, le narrateur prend ses distances avec le côté observateur de sa personnalité. La distance est soulignée par l'utilisation du pronom « il » :

Il apprécie le petit enivrement de l'instant. [...]. Aux moments solennels, il pouvait même lui arriver d'appeler cela une inspection prolongée de la réalité. D'autres fois,

rongé par les remords, il pensait que le désir de partir exprimait une irresponsabilité que même l'âge ne pouvait pas épuiser⁴⁶. (*ibid.*, p. 328).

- 52 Le narrateur semble avoir pris la décision de vouloir aller plus loin cette fois : l'autocritique ne lui suffit plus, maintenant qu'il a passé plus de la moitié de sa vie en voyage, il veut comprendre pourquoi la position d'éternel voyageur observateur lui convient si bien. Il sait que pour lui, partir a été une fuite, mais il se rend compte qu'on ne peut pas se débarrasser de son passé :

Et mes propres raisons sont multiples, aventureuses, stériles et brumeuses. Même si je les connais, je les cherche toujours. Partir c'est mourir, sans mourir. Mais la carte est jouée, le passé dont on n'arrive pas à se débarrasser forme le présent qu'on ne veut pas lâcher non plus. La vie de l'immigré est aussi marquée par l'oubli. Je me persuadais que je n'étais pas un immigré, pas mentalement, que j'étais en voyage. Je persistais dans certaines illusions et essayais d'en quitter d'autres. Il était bien sûr difficile de leur échapper⁴⁷. (*ibid.*, p. 315).

- 53 Guidé par un chaman, le narrateur passe par une expérience mystique, il fait un voyage intérieur où il se retrouve face à ses démons. Cette expérience lui permet de comprendre que le voyage ne pourra jamais le libérer des souffrances de son enfance perturbée, père absent, mère malade, etc. Il reconnaît qu'il a vécu dans le monde en esthète, et il comprend qu'il a eu tort de croire qu'il pouvait éviter la souffrance simplement en évitant de s'engager. À la fin du récit il s'apprête à rejoindre sa femme et son fils, il rentre avec l'espoir d'être guéri de son mal de partir.

Une réponse...

- 54 Thorkild Hansen a fini par conclure que chaque explication de l'existence ne pouvait qu'échouer, sa quête de sens l'a amené au vide, au non-sens. Thomas Boberg est parti en voyage parce qu'il voulait lui aussi essayer de remplir le vide qu'il ressentait. Pendant des années sa démarche a ressemblé à celle de Thorkild Hansen : le fait de bien observer la vie, telle qu'elle est vécue partout, devrait la rendre compréhensible et abordable. La désillusion rencontrée par Thorkild Hansen menaçait également la quête de Thomas Boberg. Certains de ses poèmes sont la parfaite illustration des idées exprimées par Thorkild Hansen, lorsqu'il parle de l'homme qui a passé toute sa vie à chercher la vie. Cependant, Boberg a su s'arrêter le temps qu'il fallait pour réfléchir. Il s'est dit que son regard n'a pas suffi, qu'il a transformé tout ce qu'il a vu en poésie, pour fuir la réalité et la vraie vie. Celle-ci ne doit pas seulement servir de prétexte à une création esthétique, elle n'est pas non plus elle-même un objet qu'on doit juger sur l'apparence, elle doit être vécue. Pour lui, vivre c'est l'interaction – le contact avec l'autre – on peut donc dire qu'après tant d'années de voyage, Thomas Boberg a finalement réussi à trouver une réponse. Il nous a raconté sa prise de conscience en prose, presque dans un style journalistique, le temps nous dira si la poésie est vraiment incompatible avec sa nouvelle perception de l'existence.

NOTES

1. Jensen, C. : *Columbus på charter-rejse*, Souvenirs, Copenhagen, Gyldendal, 1988, p. 59.
2. Marianne Stidsen démontre par exemple comment Thomas Boberg est inspiré par la poésie romantique du Danois Schack Staffeldt (1769-1826) dans *Ankomster til 90'erne*, Copenhagen, Dansk Lærereforening, 1995.
3. *Det lykkelige Arabien* 1962 (en français 1982 : « La Mort en Arabie, Une expédition danoise 1761-1766 »), *Jens Munk* 1965 (en français 1989 : « Jens Munk »), *Slavernes kyst* 1967 (en français : « La côte des esclaves »), « Slavernes skibe », 1968 (en français : « Les bateaux négriers »), *Slavernes øer* (1970) et *Processen mod Hamsun* 1978.
4. Cette évolution a été démontrée par Johnny Kondrup dans *Erindringens Udveje – studier i moderne dansk selvbiografi*, Odense Universitetsforlag, 1994 (pp. 364-366).
5. Quelques poèmes ont été traduits en français par Carl Gustav Bjurström, dans *La Nouvelle Revue française*, numéro 514, novembre 1995.
6. « Da jeg kom nærmere, kunde jeg se, at der var dækket op til to paa bordet, skønt hun var alene. Det var maaske hele forklaringen. Ved alle vore maaltider sætter vi en kuvert frem til lykken ; det hænder, at gæsten staar sent op, maaske udebliver han helt. »
7. « Som om man ikke selv havde dage, hvor man kunde ro ud og brøle Posta ! Posta ! hver gang livet kom brusende forbi. »
8. « Jeg arriverede allevegne, da forestillingen var forbi ».
9. « Man var selv noget af en drømmer, byggede stort og standsede skyndsomt arbejdet, da livet begyndte at indfinde sig med regningerne. Nu kender man godt de dage, da man ligesom ser sin eksistens ligge langt borte, kun synlig paa meget fjernt og nært hold, uindtagelig og paa en maade ubeboelig. »
10. « Dem er der ingen, der ser paa. De synes, det er i sin orden. De synes, at det er livet, at livet er dette store valg mellem at se og blive set. »
11. « Giv os ikke mere ! Giv os det vi har ! Hvad er lykken andet end denne tavse enighed, denne hemmelige aftale mellem os selv og den tilværelse, vi fører ? Senere finder man ud af, at man kan isolere disse øjeblikke af sandhed ; glemselen rører dem ikke, men rydder op omkring dem, saa de til sidst bliver staaende som de spinkle pausesignaler, alle husker, naar det øvrige program er væk. »
12. « Med den arabiske befolkning er kontakten kun sparsom ; der gaar ikke mange forstaaende nervetraade mellem folket i husene af vand og ler og straa og disse khakiklædte fremmede [...]. Selv kulierne som vi er knyttet til i det daglige arbejdes fællesskab, forbliver paa grund af vores middelmaadige sprogkundskaber fremmede mennesker. Maaske er det ikke engang et spørgsmaal om nogle gloser mere eller mindre. Vi kommer fra en anden verden [...] ».
13. « Elektro-energi er vigtigere end templer, produktiviteten kommer før kunsten og dens usikre forsøg på en livsforklaring. [...]. Vor tid maa omsætte kraften til kilowatt. Templer er bedre end fabrikker, men naar gudebilledet er styrtet i grus, er fabrikkerne mere effektive og templerne kun for turister. Jeg er kun turist. »
14. « Andre steder har man mulighed for at møde nye mennesker og nye landskaber. Ørkenen har bare ét landskab og ingen mennesker. Her har man egentlig kun den mulighed at møde sig selv. [...]. Tænk paa profeterne, der i sin tid drog ud i ørkenen. De tørstede og sultede og opdagede, at de ikke kunne faa øje paa andet derude end sig selv. »
15. « Faarestierne lignede et edderkoppespind, tænker jeg. Eller den sprukne endeflade paa en træplanke, der har ligget for længe i solen. Eller kortet med flyveselskabets rutenet. Eller det mønster, vi saa gerne vil forestille os bag det hele. »

16. « Jeg staar og arbejder med solen i nakken og mindes den samme fornemmelse fra en anden lejlighed, en sommerdag, skodderne skulle males. [...]. Jeg staar med solen i nakken og lader tankerne glide tilbage. Dengang var det kun en tilfældig stemning af mariehøns, malerlugt og lidt tallerkenstøj omme fra køkkenvinduet. Nu er det lykken. »
17. « Der kommer flere og flere, som er yngre end én selv, snart er hele tilværelsen gaaet med at søge efter livet. [...]. Maalet viger foran os med samme fart, som vi forfølger det. Saadan gaar det til, at den, der vil hjem, kommer langt omkring. »
18. « Man kan se paa dem, at de føler, de er i Afrika [...]. Hver gang, der dukker noget Afrika op, hæves apparaterne automatisk, de skal have lov til at se først. [...]. Det er, som om sandheden selv forfalskes af alle disse forsøg paa at voldtage den. Men hvad kan man stille op ? [...]. Man er lidt nedtrykt. Man har set sin egen race. Man har set sin egen tid. Men man er ikke den rette til at protestere. Man har ogsaa set sig selv. »
19. « Den, der ikke tør vælge, faar den sorte sten, siger hun langsomt. Det véd jeg godt, siger jeg og ser forfærdet, at hun rækker den ene haand frem og skal til at aabne den... Men saa slaar man jo øjnene op igen, og kvinden er bare en gammel kone, der staar med fremstrakt haand og beder om en bakhies. »
20. « Forenkling er alt ; man skulle have sig et sæt øjne som saadanne to lanterner. Selv ved højlys dag lever vi i mangfoldighedens mørke. Selv ved højlys dag gaar vi rundt og leder, og den uinteresserede detalje er den ting, vi har tabt. »
21. « Ogsaa jeg var holdt op med at søge. Jeg flyttede heller ikke noget fra det ene sted til det andet. Jeg sad her paa agterdækket og kikkede ud i mørket. Jeg havde ingen billet, jeg var ikke engang skrevet op paa listen over de rejsende. Jeg var blind passager, som man sagde. Blind passager. Det betød i praksis, at min eneste opgave var at se. »
22. Voir Auchet, M. : « Thorkild Hansen, de L'Arabie au Grand Nord », *Europe – Littérature du Danemark*, 1996, n°810/octobre.
23. Selon Bo Elbrønd-Bek l'œuvre entière de Thorkild Hansen peut être considérée comme « un projet nihiliste » destiné à illustrer l'échec de toute interprétation de l'existence, Elbrønd-Bek, B. : *Om Thorkild Hansens slavetilogi*, Nordica, 1999, vol. 16, pp. 97-121.
24. « Muligvis ser jeg ud ad vinduet, muligvis ser jeg ind i mig selv ».
25. « Splittet, ude af stand til at svare mig selv, gør jeg opløsningen synlig gennem disse linier ».
26. « På vej mod andre sprog, glemmer jeg mig selv, byerne glider hastigt forbi, og de blege ansigter står ventende, på alle stationer, jeg er lykkelig ikke at skulle møde dem, jeg er lykkelig ikke at være nogen. »
27. « Alt det jeg ser, Alt det jeg lader tilbage, Alt det jeg skal møde, En stærkere følelse, en tungere dag, Åbningen ».
28. « Jeg ser skyggen af den jeg var, forsvinde i lyset af den jeg skal blive, De fremmede presser deres ansigter, mod husets ruder, Jeg kunne være hvemsomhelst i gadens mylder. »
29. « Hvad er det der driver os mod fremmede kyster, hvor skummet sprøjter højt oppe under de grønne stjerner, Det er jagten, der driver os fremad, Det aldrig besvarede spørgsmål [...] »
30. « Og jeg gik ind i byerne, pålagt af ingen opgaven at se og registrere ».
31. « Og jeg funderer, funderer over det, ældgamle spørgsmål "hvem er jeg", hvad nytter så alle bøger når man når der, til "hvem er jeg", dette jeg som går gennem byen om dagen, ser menneskenes strøm af forbifarende, ansigter, kendte, ukendte, en brændende hed dagdrøm, den nøgne, bedøvende virkelighedens dag [...] »
32. « Også jeg ankom sent og kan derfor ikke kalde noget for mit, uden den død jeg udtrykker og som er det eneste der giver eksistensen perspektiv. Byen jeg driver omkring i er opført af andre jeg hverken kender eller forstår. Jeg hører ikke til noget sted men finder mig selv overalt i det overflødige, det ubrugelige [...]. Arbejdet består i : (der er kun arbejde) Søgen, tilegnelse, afsked, erindring [...] ».

33. « Rejsende fra årstid til årstid i skift mellem venten og venten, lever jeg mit liv, med øret til natten i lytten efter havets lange susen, musikken som bærer mine ord, Jeg bevæger mig sådan, bliver til, idet jeg dør og ser dagenes, slagger, mine øjnes affald hobe, sig op i afskeder bag mig, farver, fornemmelser for tilstande, der knap lader sig indfange, altid på træk [...] »
34. « Men videre, altid videre, selv når vi sidder på gentagelsens station. »
35. « Mine sorte pupiller slugte byernes hvirvel og rastløsheden blev et sted i mig. [...] »
36. « Et øjeblik syntes alt at have været muligt, Verden ville have vist sig for mig, ikke kun i sin yderste konsekvens, men i sin essens, som er skønhed, Og i næste øjeblik er der intet, Jo, en tjener der tørrer et bord af med en klud. »
37. « [...] Jeg tror hele planen er gået fløjten [...]. »
38. « Det ser ud til at hver grund jeg støder på [...] dækker over en anden og dybere, Altså er det nu ned ad trapper og stiger, fra skakt til skakt, ned til ormene [...]. »
39. « Ellers er jeg samme forvirrede idiot som forlod Danmark, mest i frustration, men også af trang til nye oplevelser. Det er jo derfor jeg har mine skrivedrømme, ikke som tung skæbne, ikke som fad romantik, men den frie vilje og muligheden for de største oplevelser. Vil gerne prøve alt muligt. Vil gerne finde ud af, hvordan man oplever mest intenst, så hvorfor ikke prøve at skrive, hvorfor ikke forsøge at leve tingene gennem en forfatters øjne, hele tiden have dette i tankerne : at skrive, skrive ned mens man går, mens man sover, mens man drømmer... dagene gennem øjnene. »
40. « Det gik op for mig at jeg ikke kunne finde ud af ikke at være på træk, at være på vej. Jeg havde et perverst og ulyksagligt behov for at blive båret af sted af en bevægelse jeg ikke selv styrede. »
41. « Pludselig slog det mig, som om en anden stemme havde talt til mig : Hvor længe endnu kan du fortsætte sådan, komme på den her måde, få dine syn, lytte dig ind i andres sfærer, befamle deres liv, deres fattigdom, udnytte deres gæstfrihed. »
42. « Med pennen foregav jeg at trække en tråd ind i andre universer, fjernt fra den verden jeg selv stammede fra, og var opvokset i. Jeg skulle bevæge mig tættere på forskellene, se og møde mennesker jeg ikke kendte, og bruge dem som stof til hvad ? Give min rastløshed mulighed for en ret til et hjem i skriften, og på den måde måske endda nå frem til at ophæve min følelse af utilpassethed, eller i det mindste legitimere den ? »
43. « Med mit nøgne blik får jeg set nøjagtigt så meget at jeg mister muligheden for en livsanskuelse men for lidt til at jeg kan bryste mig af at have kigget i dybden. I virkeligheden findes der kun overflader for øjet. »
44. En 1997 parut le recueil *Under hundestjernen* où le thème de voyage semble peu présent, en faite le voyage est au centre d'un seul poème, où il est assimilé aux ambitions artistiques : *Du slipper ikke (Tu n'y échapperas pas) : Alle vil de noget ved musikken, ikke mindst, jeg. Så pakkede jeg min taske. [...]. « Tout le monde veut être du comité, surtout moi. Alors j'ai fait mes valises. » (Under hundestjernen, p. 385).*
45. « Virkelighedens teater afslører os som dem vi er. Vi optræder i dette ingenting som stykkets statister. Vi er de personer det drejer sig om. [...]. Vi tror os i sikkerhed. Med al vores gratis kiggeri. »
46. « Han sætter pris på øjeblikkets lille rus. [...]. I de mere højtidelige stunder kunne han finde på at kalde flakkeriet for en længere undersøgelse af virkeligheden. Andre gange tænkte han skyldbetyngt at rastløsheden var udtryk for en ansvarsløshed, der heller ikke med alderen viste noget tegn på at fortage sig. »
47. « Og mine egne grunde : mangfoldige, eventyrlige, golde og tågede. Selvom jeg kender dem, leder jeg stadig efter dem. At tage væk er en måde at dø på uden at dø. Men bordet fanger, den fortid man ikke kan blive kvit former det nu man heller ikke vil slippe. Immigrantens liv handler også om glemsel. Jeg var ikke emmigrant, ikke mentalt, jeg var på rejse, bildte jeg mig selv ind.

Jeg holdt fast i visse illusioner og prøvede at lægge andre bag mig. Det var naturligvis ikke let at slippe. »

RÉSUMÉS

Considérant que la quête existentielle constitue le thème principal dans les récits de voyages des deux auteurs danois Thorkild Hansen (1925-89) et Thomas Boberg (né en 1960), nous examinons l'évolution de ce thème en posant la question suivante : ces écrivains parviennent-ils, grâce au voyage, à comprendre l'existence, à en trouver le sens, qu'ils ont tant recherché ? La lecture des récits de voyage, complétée par des exemples tirés de leurs œuvres respectives permet de comparer leurs interprétations existentielles. Nous constatons une différence importante, car si les deux écrivains partent chargés de la même question, ils reviennent avec des réponses opposées. Ainsi le terminus du voyage de Thorkild Hansen semble tout près du nihilisme, tandis que Thomas Boberg, toujours en route, nous présente une philosophie plus optimiste de la vie.

Geht man davon aus, daß die Reiseberichte Thorkild Hansens (1925-1989) und Thomas Bobergs (1960 geboren), zwei dänischer Autoren, die Suche nach dem Sinn des Daseins zum Hauptthema haben, so kann man die Entwicklung dieses Themas anhand der Frage verfolgen, ob das Reisen es diesen Schriftstellern gestattete, das Dasein zu verstehen, seinen lange gesuchten Sinn zu ergründen. Die Lektüre ihrer Reiseberichte ermöglicht es, zusammen mit Auszügen aus einigen anderen Werke, die Art und Weise zu vergleichen, wie sie Erfahrungen deuten. Der Vergleich läßt einen großen Unterschied erkennen : zwar machen sich beide Schriftsteller mit der gleichen Frage auf den Weg, aber sie kommen mit entgegengesetzten Antworten zurück. So scheint Thorkild Hansens Endstation ganz nahe am Nihilismus zu liegen, während Thomas Boberg, der ständig unterwegs ist, eine optimistischere Lebensphilosophie vertritt.

AUTEUR

HANNE LIENGÅRD

Université Nancy 2